

Paula
Hawkins



L'Heure bleue

SONATINE
EDITIONS

——— Paula Hawkins ———

L'HEURE BLEUE

Traduit de l'anglais
par Corinne Daniellot et Pierre Szczeciner

SONATINE EDITIONS

Directeurs de collection : Arnaud Hofmarcher
et Marie Misandeau
Coordination éditoriale : Pierre Delacolonge

Titre original : *The Blue Hour*
Éditeur original : Doubleday,
une maison du groupe Transworld Publishers
© Paula Hawkins Ltd, 2024

© Sonatine Éditions, 2024, pour la traduction française
Sonatine Éditions
92, avenue de France
75013 Paris
lisezsonatine.com

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN 978-2-38399-213-4
N° d'édition : 1213 – Dépôt légal : octobre 2024

À mon père et ma mère, avec tout mon amour

*Et la mort n'aura pas d'empire.
Les morts nus ne feront plus qu'un
Avec l'homme dans le vent et la lune d'ouest.
Quand leurs os becquetés seront propres, à leur place
Ils auront des étoiles au coude et au pied.
Même s'ils deviennent fous ils seront guéris,
Même s'ils coulent à pic ils reprendront pied
Même si les amants s'égarant l'amour demeurera
Et la mort n'aura pas d'empire¹.*

Dylan Thomas

La vie est courte, l'art est long.

Hippocrate

1. Dylan Thomas, *Ce monde est mon partage et celui du démon*, traduit par Patrick Reumaux, Points, « Poésie », 2008. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

*L*a lune m'a réveillée. Trop brillante, trop proche. Elle projetait une étrange clarté sur la mer ; avec cette lumière sombre, on se serait cru en plein jour, et j'avais l'impression de regarder le négatif d'une photo. Je n'ai pas réussi à me rendormir et, comme cela fait des semaines que je n'arrive pas à travailler, je suis descendue sur la plage. Sous mes pieds nus, le sable froid m'a donné envie de courir.

Il y avait du vent, un vent tiède qui faisait voler le sable et galoper les nuages dans le ciel ; leur ombre semblait me pourchasser. Je n'arrêtais pas de repenser à cette chanson que Grace m'a apprise, celle des loups qui déterrent les cadavres fraîchement inhumés pour éparpiller leurs pauvres ossements à la surface de la Terre.

Ces derniers temps, je sens la même férocité en moi.

J'ai couru droit devant moi jusqu'à ce que l'eau m'arrive aux chevilles. En me retournant vers l'île, vers la maison, vers la fenêtre de ma chambre avec sa lampe de chevet encore allumée, j'ai vu quelque chose remuer à l'intérieur. Un courant d'air dans le rideau, sûrement, et pourtant j'ai été prise d'un frisson. J'ai guetté un long moment, j'ai prié, même, tant j'aurais voulu qu'il réapparaisse, mais il n'y avait rien, rien ni personne, rien que l'eau qui me léchait soudain les mollets et les genoux.

Le sable ne voletait plus autour de moi, je ne pouvais même plus le voir : il avait été englouti par la mer et j'étais terriblement loin de la rive. Je me suis démenée tant bien que mal pour remonter ce courant, plus fort que celui d'une rivière, mais

j'avais le vent contre moi et, à plusieurs reprises, j'ai trébuché et je suis tombée à quatre pattes. Le froid me faisait l'effet de gifles qu'on m'assénait sans relâche.

Je crois que je n'avais jamais ressenti pareille terreur.

Le temps que je regagne les marches, j'étais si épuisée que je parvenais à peine à bouger. Je me suis recroquevillée à même la pierre, prise de violents tremblements. Enfin, j'ai réussi à me relever et je suis rentrée à la maison. Je me suis douchée et habillée, je suis montée à l'atelier et j'ai commencé à peindre.

Division II (vers 2005)

Vanessa Chapman

Céramique, laque kiurushi, feuille d'or, fil d'or,
côte de cervidé, bois et verre

Collection privée de la fondation Fairburn

Division II appartient à une série de seulement sept sculptures que Chapman a conçues à partir de morceaux de céramiques et d'objets trouvés. C'est un dispositif spatial d'une simplicité trompeuse : une boîte en verre contenant divers éléments suspendus par des fils.

Pourtant, en choisissant de manière réfléchie l'emplacement de chacun de ces éléments, Chapman joue avec plusieurs oppositions : ce qu'on inclut et ce qu'on exclut, ce qu'on cache et ce qu'on accepte de révéler, ce qu'on offre et ce qu'on préfère garder pour soi, ce qu'on construit et ce qu'on abandonne.

De : bjefferies@gmail.com

À : info@tatemodern.co.uk

Objet : Chapman – exposition Nature et Sculpture

Madame, Monsieur,

À l'occasion d'une récente visite à la Tate Modern où j'ai pu admirer certaines œuvres extraordinaires présentées dans le cadre de l'exposition *Nature et Sculpture*, j'ai relevé une erreur sur le descriptif de *Division II*, une création de Vanessa Chapman réalisée en 2005. Dans la liste des matériaux utilisés figurait un os de cervidé, or, en ma qualité d'anthropologue judiciaire chevronné, je peux vous assurer que l'os en question est d'origine humaine. Il est fort possible que Mme Chapman elle-même soit à l'origine de cette erreur : en effet, pour le non-initié, une côte de chevreuil ressemble à s'y méprendre à une côte humaine. J'ai songé qu'il serait judicieux de vous en avertir.

Cordialement,

Benjamin Jefferies

Appuyé contre la rambarde de la passerelle dans le froid piquant d'un beau matin d'octobre, James Becker se roule une cigarette. En contrebas, le ruisseau glacé s'écoule comme de la mélasse noire sur les pierres couleur rouille. Cette passerelle marque la moitié du trajet quotidien de Becker entre le logis du garde-chasse où il réside et le manoir Fairburn où il travaille. En tout, douze minutes de marche. Quinze s'il s'arrête pour fumer.

Le col de son manteau relevé, il jette régulièrement des coups d'œil par-dessus son épaule – à première vue, on pourrait le croire méfiant. Pourtant, il n'a aucune raison de l'être. À Fairburn, il fait désormais partie des meubles, même s'il en est le premier surpris. Becker, qui n'a jamais connu son père et dont la mère était caissière de supermarché. Becker qui, avant l'université, a fait toute sa scolarité dans des écoles publiques de seconde zone. Comment a-t-il pu atterrir ici, au milieu des sang bleu ? On voit bien qu'il n'est pas à sa place. Et pourtant, grâce à son travail acharné, à une dose de chance et à un soupçon de sournoiserie, il est là.

Il allume sa cigarette et se retourne une dernière fois vers le logis – il n'a pas éteint la lumière de la cuisine et la haie d'arbustes devant la fenêtre est baignée d'une lueur dorée. Personne ne l'observe – Helena doit encore être au lit, l'oreiller calé entre les genoux –, personne ne le verra trahir sa promesse d'arrêter de fumer. Il a tout de même réduit sa consommation : il n'en est

plus qu'à trois par jour. Et, d'ici l'hiver, d'ici à ce que l'eau du ruisseau gèle, il compte renoncer pour de bon.

Adossé à la rambarde, il tire une longue bouffée et regarde les collines au nord, dont les crêtes sont déjà saupoudrées de neige. Quelque part dans le silence, une sirène retentit. Becker croit apercevoir un éclat de bleu sur la route, une ambulance ou une voiture de police. Malgré l'agréable vertige de cette première décharge de nicotine quotidienne, il sent son pouls s'accélérer et son estomac se contracter. L'émotion est fugace, mais parfaitement identifiable : la peur. Il s'empresse de terminer sa cigarette, comme si fumer à toute vitesse était moins nocif pour la santé, puis, d'une chiquenaude, il expédie le mégot dans le ruisseau. Enfin, il franchit la passerelle et traverse la pelouse crissante de givre en direction du manoir.

Au moment où il ouvre la porte de son bureau, le téléphone fixe se met à sonner.

« Allô ? »

Le combiné coincé entre l'épaule et le menton, Becker allume son ordinateur et se retourne pour actionner l'interrupteur de la cafetière posée sur la desserte.

« Bonjour, pourrais-je parler à James Becker s'il vous plaît ? demande une voix abrupte après une courte pause.

– C'est moi-même, répond Becker en tapant son mot de passe.

– Ah, très bien. »

Une nouvelle pause. Becker en profite pour retirer son manteau.

« Ici Will Goodwin, de la Tate Modern. »

Le combiné glisse de l'épaule de Becker, qui le rattrape au vol et le colle à nouveau à son oreille.

« Pardon, qui ça ?

– Will Goodwin, répète l'homme à l'autre bout du fil en détachant chaque syllabe, visiblement agacé. De la Tate Modern de

Londres. Je vous appelle parce que nous avons rencontré un problème avec une œuvre que vous nous avez confiée.»

Becker se raidit, les doigts crispés autour de l'appareil.

«Ne me dites pas que vous avez endommagé une des sculptures...»

– Non, monsieur Becker, réplique Goodwin d'un ton pincé. Nous avons pris grand soin des trois pièces prêtées par la fondation Fairburn. Malheureusement, nous avons été contraints de retirer la sculpture *Division II* de l'exposition.

– Comment ça ? s'étonne Becker en s'asseyant à son bureau.

– Nous avons reçu un e-mail d'un anthropologue judiciaire distingué qui a visité l'exposition le week-end dernier et qui a remarqué que *Division II* contenait un os humain.»

L'éclat de rire de Becker est accueilli par un profond silence.

«Désolé, s'esclaffe-t-il, mais c'est tout bonnement...»

– Vous faites bien de vous excuser, parce que moi ça ne me fait pas rire du tout, rétorque Goodwin, furieux. C'est notre première grande exposition depuis la pandémie et la première dont je suis responsable en tant que nouveau directeur de la Tate Modern et, à cause de votre seule incompétence, nous avons présenté des restes humains au public ! Est-ce que vous vous rendez compte du préjudice potentiel pour notre institution ? Il ne manquerait plus que les wokes nous tombent dessus.»

Après avoir raccroché, Becker scrute l'écran de son ordinateur et attend que Goodwin lui fasse suivre le fameux e-mail. Cette réclamation – si tant est qu'on puisse parler de réclamation – ne tient pas debout. C'est impossible. Une plaisanterie, peut-être ? Ou une erreur, tout simplement.

Enfin, le message apparaît dans sa boîte de réception. Becker prend le temps de le lire deux fois, puis il tape le nom de l'expéditeur dans la barre de recherche Google et découvre qu'il s'agit d'un professeur réputé d'une grande université du Royaume-Uni – pas vraiment le profil d'un plaisantin, donc. Becker ouvre alors ArtPro, le logiciel de catalogage qu'utilise la fondation Fairburn,

afin de consulter la fiche de l'œuvre en question. Là, Vanessa Chapman, *Division II*, vers 2005. Plusieurs photographies en couleurs prises par Becker lui-même illustrent la description. On y voit divers éléments suspendus par des fils, qui semblent léviter dans une boîte en verre conçue par l'artiste. L'os et le fragment de céramique forment une paire parfaite : deux fines tiges d'un blanc pur disposées en miroir, présentant chacune une longue fracture ressoudée avec de la laque et de l'or.

Quand il a reçu *Division II*, Becker a d'abord cru à une erreur. Une sculpture ? Vanessa Chapman était une peintre, une céramiste. Pas une sculptrice. Et pourtant, l'œuvre était bien là, belle et étrange, énigmatique, délicate, parfaite. Aucune notice explicative, seulement une mention dans un carnet, où Chapman évoquait les difficultés rencontrées lors de l'assemblage de l'« enveloppe », cette boîte en verre renfermant les divers éléments. Bref, *Division II* était sans conteste une création de Chapman, et se trouvait donc désormais sous la responsabilité de Becker. C'était à lui qu'incombaient les recherches, le catalogage, la description et, dans un second temps, la diffusion. La présentation au monde entier. Après avoir été exposée à peine quelques semaines à Fairburn, l'œuvre avait ensuite été vue par des milliers de personnes – non, des dizaines de milliers ! – dans des galeries berlinoises et parisiennes, et plus récemment à la Tate Modern de Londres.

Un os humain... Quelle absurdité ! Becker se lève et s'approche de la fenêtre.

Son bureau se trouve dans la partie du manoir ouverte au public et donne sur la cour est, au centre de laquelle se dresse un bronze de Barbara Hepworth aux courbes harmonieuses. Posée sur un carré de pelouse parfaitement entretenu, la sculpture présente en son cœur un trou ovale dont les parois vert émeraude paraissent scintiller dans le soleil matinal. À travers cette ouverture, Becker aperçoit Sebastian qui s'approche à grands pas, son portable vissé à l'oreille.

Sebastian est le président de la fondation Fairburn, et il est également l'héritier du domaine. Quand sa mère ne sera plus de ce monde, il possédera le manoir, la cour est et sa statue en bronze, ainsi que tous les champs alentour – bref, la propriété entière, qui inclut le logis où réside Becker. Ce qui signifie qu'en plus d'être son patron, il est aussi son logeur (et son ami, tâchons de ne pas l'oublier).

Sebastian dépasse le bronze. Le sourire de l'héritier est un peu trop large, son rire parfaitement audible malgré la distance. Becker se retourne et le mouvement, pourtant discret, attire l'attention de Sebastian, qui lève une main pour le saluer avant d'écartier les doigts – cinq minutes. Becker se rassoit à son bureau.

Un petit quart d'heure plus tard, des bruits de pas résonnent enfin dans le couloir et Sebastian fait irruption dans la pièce, hilare.

« Attends un peu que je te raconte le coup de fil dément que je viens de recevoir ! s'exclame-t-il en écartant une mèche de cheveux blonds de devant ses yeux.

– Laisse-moi deviner : Will Goodwin ?

– Tout juste ! s'esclaffe Sebastian avant de s'écrouler sur le fauteuil dans l'angle du bureau de Becker. Il se pissait dessus à l'idée de se faire *cancel*. Toi aussi, il t'a appelé, alors ?

– Il m'a dit qu'ils avaient retiré l'œuvre de l'exposition. Une réaction complètement disproportionnée.

– Tu trouves ?

– Bien sûr, pas toi ? Cette sculpture a été vue par Dieu sait combien de personnes, dont des experts. Si elle contenait un os humain, tu ne crois pas que quelqu'un l'aurait remarqué avant ? »

Sebastian hoche la tête. Son sourire a disparu.

« Tu es déçu ? s'étonne Becker.

– Ça t'a peut-être échappé, réplique Sebastian avec un haussement d'épaules, mais la foule ne se presse pas à nos portes depuis qu'on a rouvert... Je pensais qu'un peu de mystère ou qu'un soupçon de scandale nous...

– Un soupçon de scandale ? répète une voix féminine. Voilà qui me plaît ! »

Les deux hommes se retournent. Helena se tient sur le seuil, vêtue d'une longue robe en cachemire noir qui lui descend jusqu'aux chevilles et moule son ventre arrondi. Quelques mèches de cheveux châtain se sont échappées de sa queue-de-cheval, elle a les joues rouges et paraît légèrement essoufflée.

« Lena ! dit Sebastian en se levant pour la prendre dans ses bras et lui faire la bise. Tu es radieuse. Tu es venue à pied ? Allez, entre, assieds-toi ! »

Helena se laisse guider jusqu'au fauteuil que Sebastian a libéré.

« J'avais envie de faire un tour, répond-elle en souriant à Becker, qui la regarde d'un air interrogateur. Il fait tellement beau ! Ce qui m'aurait vraiment plu, c'est de monter à cheval. »

Elle lève la main et s'empresse d'ajouter :

« Pas de panique, Beck, je ne le ferai pas. Mais racontez-moi plutôt, qu'est-ce que c'est que ces histoires de scandale ? »

Elle écoute les explications de Becker et finit par l'interrompre au moment où il atteint la conclusion.

« Cette œuvre a déjà été présentée à la Berlinische Galerie, non ? Et à l'exposition *Vingt et un* au musée d'Art moderne de Paris !

– C'est précisément ce que j'ai répondu.

– Et donc... qu'est-ce que vous allez faire ? »

Sebastian pose une fesse sur le bureau de Becker.

« Aucune idée, dit-il. En toute honnêteté, je ne vois pas vraiment où est le problème. Si cet os est bien humain, ce n'est pas comme si Chapman avait pillé une tombe, si ? Est-ce que ça a la moindre importance ?

– On n'a pas le droit d'exposer des restes humains, Seb, objecte Becker.

– Le British Museum ne s'en prive pas, pourtant !

– Effectivement, concède-t-il avec un sourire. Mais je crois que dans notre cas, c'est un peu différent.

– Goodwin est du même avis, soupire Sebastian. Il est dans tous ses états et veut envoyer la sculpture à un labo indépendant pour faire effectuer des tests discrètement ou...

– Hors de question ! » gronde Becker en se levant d'un bond.

Dans la précipitation, il heurte le bureau et du café se renverse sur le beau sous-main en cuir vert. Sebastian et Helena le regardent éponger les dégâts avec des mouchoirs en papier.

« Pour mener des tests sur cet os, reprend-il, il faudrait briser la boîte en verre dans laquelle il est enfermé. Or, celle-ci fait partie intégrante de la sculpture. C'est Chapman qui l'a conçue. Si on la casse, on... Eh bien, déjà, je pense qu'on peut dire au revoir à l'assurance, mais surtout, on détruirait une œuvre d'art. Donc non, je m'oppose à ce que *Division II* soit confiée à un obscur laboratoire dénué de la moindre compétence en la matière.

– Comme tu voudras, concède Sebastian avec un haussement d'épaules. Qu'est-ce que tu suggères, alors ?

– On pourrait commencer par demander l'avis d'un autre expert, voire de plusieurs autres experts, qui se contenteraient d'observer l'os sans toucher à la paroi en verre. De notre côté, on en profite pour contacter notre assureur afin d'expliquer la situation et de prévenir qu'il risque d'y avoir besoin à un moment de... »

Il n'a pas envie de prononcer le mot « tests », il ne veut pas céder sur ce point.

« ... d'approfondir l'enquête.

– Et ça te laisserait le temps d'aller rencontrer Grace Haswell, ajoute Helena.

– Non, proteste Becker – mais à ces mots, il a ressenti une pointe d'excitation. Je ne peux pas. Je ne peux pas te laisser seule dans...

– Dans mon état ? s'esclaffe Helena. Bien sûr que si, Beck. Tu meurs d'envie d'aller à Eris ; tu as passé tout le confinement à en parler. Et maintenant, tu as une bonne excuse. Saute sur l'occasion !

– Peut-être qu'en partant très tôt, commence Becker prudemment, je pourrai faire l'aller et retour dans la journée... »

Il consulte Sebastian du regard.

« Ça ne me pose pas de souci, dit l'héritier. Si tu penses que ça peut être utile, vas-y. Mais je ne vois pas ce que la vilaine sorcière d'Eris pourra faire pour notre histoire. À moins qu'elle soit au courant de quelque chose... Peut-être que cet os est tout ce qui reste d'un des enfants qu'elle a attirés dans sa maison en pain d'épices! »

Sebastian rit à sa propre plaisanterie. Helena adresse un clin d'œil à Becker – *Mais quel crétin...*

« À la réflexion, c'est même une très bonne idée, reprend Sebastian. Ce serait l'occasion de faire d'une pierre deux coups : régler notre affaire d'os et lui dire en face qu'on en a marre qu'elle fasse traîner les choses. Il est temps qu'elle nous remette les documents de Chapman, ainsi que tout ce qui nous revient de droit. Tu pourras lui rappeler que la totalité du patrimoine artistique appartient désormais à notre fondation et que ce n'est pas à elle de choisir ce qu'elle a envie de nous donner ou non... »

– Techniquement, si, intervient Becker. C'est son exécutrice testamentaire, après tout.

– Fais pas le malin avec moi. »

La bonne humeur de Sebastian s'est évaporée en un instant, comme un crachat sur une poêle brûlante. Becker s'efforce de ne pas réagir, Helena baisse les yeux.

« Elle freine des quatre fers et tu le sais aussi bien que moi, poursuit Sebastian. Elle a gardé des documents, des lettres et peut-être même des œuvres. Ça nous appartient, Becker. La moindre toile, le moindre croquis, le moindre bol qu'elle a façonné sur son tour, le moindre galet qu'elle a ramassé sur la plage pour décorer une étagère. C'est à nous, bordel! La totalité du patrimoine artistique de Chapman nous revient, point. »

Becker se mord la langue. Lui aussi trépigne à l'idée de mettre la main sur les écrits de Chapman. Quelques carnets sont bien

parvenus jusqu'à Fairburn, ainsi que les principales œuvres d'art référencées, mais il reste beaucoup d'autres choses que personne n'a jamais vues. Becker a appris en regardant les diverses interviews de Chapman que celle-ci tenait des carnets de création et qu'elle correspondait régulièrement avec divers artistes au sujet de son travail – quand Grace Haswell acceptera de lui remettre ces précieux documents, il sera le premier à les lire. Il aura alors le pouvoir de façonner la manière dont le monde percevra Vanessa Chapman et son œuvre, et de s'assurer que cette œuvre soit appréciée à sa juste valeur à l'avenir. Rien que d'y penser, il en a la tête qui tourne.

Mais Becker est un homme prudent. Et il n'est pas cruel. S'il est possible de récupérer ces papiers sans malmener l'exécutrice testamentaire – et amie proche – de Chapman, il estime que tout le monde y gagnera.

« Je ne cherche pas à faire le malin, finit-il par répondre. Tu sais aussi bien que moi que ce qui constitue le "patrimoine artistique" reste encore à déterminer par la justice, surtout que...

– Les garçons, intervient Helena en se levant du fauteuil avec un effort (elle refuse la main que lui tend Sebastian). Tout cela est vraiment fascinant, mais il me semble que vous occulter le plus important. Imaginons qu'on découvre que cet os est bien d'origine humaine... Qu'est-ce qui se passe ensuite? Qu'est-ce que vous comptez faire? C'est quoi, l'idée?

– L'idée? répète Becker.

– Beck, Fairburn se retrouverait en une de tous les journaux du pays, on en parlerait à la télévision... »

Le visage de Sebastian s'est illuminé, mais Becker reste sceptique.

« Je ne suis vraiment pas convaincu que l'information déchaîne autant les passions, Lena. Les gens trouveraient ça amusant, à la rigueur, mais...

– Beck, insiste Helena avec un sourire. Mon chéri, réfléchis un peu. On parle de Vanessa Chapman. L'énigmatique artiste qui a

vécu recluse sur une île jusqu'à sa mort, et dont le mari volage a mystérieusement disparu il y a vingt ans... sans que son corps soit jamais retrouvé. Tu ne penses pas que ça intéresserait les gens d'apprendre qu'on a découvert un os humain dans une de ses sculptures ? »

